Le communisme n'ôte à personne le pouvoir de s'approprier des produits sociaux ; mais il ôte le pouvoir d'assujettir, en se l'appropriant, le travail d'autrui.

Manifeste communiste (1847).

Et la propriété ?

Nous ne voulons nullement abolir cette appropriation personnelle des produits du travail, qui a pour objet d'entretenir immédiatement la vie. Elle ne laisse pas de revenu net capable de lui conférer un pouvoir sur le travail d'autrui. Mais nous voulons abolir tout ce qu'il y a de misérable dans une méthode de répartition qui ne fait vivre le travailleur qu'afin d'accroître le capital et lui mesure la vie aux exigences des intérêts de la classe dirigeante.

Manifeste communiste (1847).

QUELQUE PART EN SUISSE
Janvier 1944

Qu'ai-je surtout attaqué en 1840 ? Le droit d'aubaine, ce droit tellement inhérent, tellement intime à la propriété, que là où il n'existe pas, la propriété est nulle.

« L'aubaine, disais-je, reçoit différents noms, selon les choses qui la produisent : *fermage* pour les terres ; *loyer* pour les maisons et les meubles ; *rente* pour les fonds placés à perpétuité ; *intérêt* pour l'argent ; *bénéfice*, *gain*, *profit* (trois choses qu'il ne faut pas confondre avec le salaire ou prix légitime du travail) pour les échanges... La Constitution républicaine de 1793, qui a défini la propriété : « Le droit de jouir du fruit de son travail », s'est trompée grossièrement ; elle devait dire : La propriété est le droit de jouir et de disposer à son gré du bien d'autrui, du fruit de l'industrie et du travail d'autrui.

« En France, vingt millions de travailleurs, répandus dans toutes les branches de la science, de l'art et de l'industrie, produisent toutes les choses utiles à la vie de l'homme ; la somme de leurs journées égale, chaque année, par hypothèse, 20 milliards ; mais à cause du droit de propriété et de la multitude des aubaines, primes, dîmes, intérêts, pots-de-vin, profits, fermages, loyers, rentes, bénéfices de toute nature et de toute couleur, les produits sont estimés par les propriétaires et les patrons 25 milliards : qu'est-ce que cela veut dire ? Que les travailleurs qui sont obligés de racheter ces mêmes produits pour vivre doivent payer 5 ce qu'ils ont produit pour 4, ou jeûner de cinq jours l'un. »

P.-J. PROUDHON (1809-1865).

La Propriété

La propriété c'était le sujet dont s'occupait surtout la presse socialiste d'il y a un siècle ; plus près de nous, des débats se poursuivirent entre communistes et collectivistes ; mais au fur et à mesure des succès électoraux, la presse syndicale et socialiste s'est de moins en moins souvenue qu'il n'y a pas de transformation économique possible sans toucher à la propriété ; elle ne fait plus que quelques très rares allusions à la socialisation des instruments de production, à la dérobée pour ainsi dire. Même à présent où il est question de plans pour l'après-guerre, il n'en est pas un seul, à notre connaissance, qui soulève la question de la propriété. D'une part, on envisage une communauté professionnelle sur la base de la propriété patronale, dûment reconnue avec l'exploitation qu'elle comporte ; d'autre part, une assistance très étendue est prévue, signe évident que la persistance de tous les maux propres au capitalisme est aussi prévue, et on cherche simplement à les soulager tant bien que mal, mais nullement à les supprimer.

Un vieil écrivain libéral, Alexis de Tocqueville (1805-1859) avait pourtant posée ainsi la question de la façon la plus nette :

> La Révolution française, qui a aboli tous les privilèges et détruit tous les droits exclusifs, en a partout laissé subsister un, celui de la propriété. Il ne faut pas que les propriétaires se fassent illusion sur la force de leur situation, ni qu'ils s'imaginent que le droit de propriété est un rempart infranchissable parce que, nulle part jusqu'à présent, il n'a été franchi, car notre temps ne ressemble à aucun autre. Quand le droit de propriété n'était que l'origine et le fondement de beaucoup d'autres droits, il se défendait sans peine ou plutôt il n'était pas attaqué ; il formait alors comme le mur d'enceinte de la société dont tous les autres droits étaient les défenses avancées ; les coups ne portaient pas jusqu'à lui ; on ne cherchait même pas sérieusement à l'atteindre. Mais aujourd'hui que le droit de propriété n'apparaît plus que comme le dernier reste d'un monde aristocratique détruit, lorsqu'il demeure seul debout, privilège isolé au milieu d'une société nivelée, qu'il n'est plus à couvert derrière beaucoup d'autres droits plus contestables et plus haïs, il n'en est plus de même ; c'est à lui seul maintenant à soutenir chaque jour le choc direct et incessant des opinions démocratiques.

Les opinions démocratiques ne paraissent pas trop vouloir s'attaquer à la propriété ; elles en constituent même la sauvegarde. Et c'est là l'une des preuves de la lamentable diminution d'idées que nous a valu le parlementarisme Ce que la plus élémentaire logique conseillait de poursuivre, le privilège de la propriété, n'est presque plus mis en cause. D'aucuns prétendent que la fiscalité pourvoit déjà, surtout par ces temps de guerre et de budgets astronomiques, à amenuiser la propriété ; mais en somme rien n'indique que les classes possédantes, même à travers l'immense bouleversement, aient vu diminuer d'une façon générale leurs richesses et nous constatons, par contre, qne les ouvriers ne perçoivent guère des augmentations de salaires en proportion avec la hausse des prix et des bénéfices patronaux. D'ailleurs, tant que patronat il y aura, le patron pourra toujours se refaire sur ses salariés, voilà ce que le plus simple calcul et la pratique ont toujours permis de vérifier.

L'autre guerre nous a valu, non sans des grèves, la journée de huit heures, qui n'est pas encore appliquée universellement, bien qu'elle soit en somme une réforme en retard, étant donné le machinisme toujours plus perfectionné et les méthodes nouvelles de production qui en ont multiplié le rendement. Il est grand temps d'envisager une journée de travail inférieure aux huit heures, et nous en avons déjà quelques cas malheureusement fort rares Pour cette guerre, les ouvriers ne paraissent pas encore avoir une revendication commune, et pourtant il serait urgent de la formuler. Mais elle ne pourrait consister simplement dans les ordinaires questions d'horaires, de salaires, d'hygiène et d'assurances. Un large mouvement devrait exister, propre à poser d'une façon radicale la question de la propriété. Par la guerre, ouvriers et paysans ont été appelés à défendre soi-disant un bien commun. Mais pour qu'il le soit réellement, il faudrait se décider enfin à réaliser le vœu de « La Jurassienne » :

Ouvrier, prends la machine ;
Prends la terre, paysan !

Hélas ! il n'y a plus d'idéalisme ouvrier, il n'y a plus de grand but, propre à créer les grands enthousiasmes et à amener les grands soulèvements. Nous sommes loin de la mentalité qui poussa à l'occupation des usines en Italie et aux grèves sur le tas en France. Néanmoins, ne désespérons pas. Tout cela peut se produire encore, mais alors gare aux conseils de modération des chefs ! Ils prétendront que ce n'est pas encore l'heure, pour affirmer plus

tard que ce n'est plus le moment. C'est ce que nous avons souvent vu.

Quant à nous, affirmons hautement que le mode de production capitaliste ne correspond plus à l'évolution économique actuelle ; que des réformes de structure sont nécessaires, afin que les moyens de production soient rendus aux producteurs et qu'il ne subsiste plus aucune forme de propriété permettant d'exploiter le travail d'autrui. Cela ne pourra résulter que de l'action directe de tous les exploités et non d'une action légale et parlementaire. L'outil ne saurait appartenir qu'à celui qui s'en sert, toute propriété qu'à ceux qui la mettent en valeur, toute fabrique, mine ou service qu'à la collectivité entière.

La puissance allemande

Nous empruntons ce passage au dernier livre de Bakounine, Etatisme et Anarchie, *inachevé comme tous ses écrits.*

* * *

Actuellement il ne reste plus sur tout le continent européen qu'un Etat vraiment indépendant : l'Allemagne.

C'est ainsi que parmi toutes les grandes puissances continentales — nous ne parlons, bien entendu, que des grandes, parce que les petites et les moyennes, cela va sans dire, sont condamnées d'abord à une dépendance inévitable et ensuite, après un certain temps, à la ruine —, parmi tous ces Etats de première grandeur l'Empire germanique seul réunit toutes les conditions de l'indépendance la plus complète ; les autres dépendent de lui. Et ce n'est pas uniquement parce qu'il a gagné, au cours de ces dernières années, de brillantes victoires sur le Danemark, l'Autriche et la France, qu'il s'est emparé de toutes les munitions de guerre de cette dernière, qu'il l'a obligée à lui payer cinq milliards, que par l'annexion de l'Alsace-Lorraine il a pu acquérir face à elle une position militaire excellente au point de vue offensif et défensif ; — ni uniquement parce que l'armée allemande par le nombre, l'armement, la discipline, l'organisation, la prompte exécution et la science militaire aussi bien de ses officiers que de ses sous-officiers et soldats, sans parler de la perfection comparativement indéniable de son état-major, dépasse absolument à l'heure actuelle toutes les armées d'Europe ; — ni uniquement parce que la grande masse de la population allemande est composée d'hommes sachant lire et écrire, aimant leur travail et produisant des richesses, assez

nstruits sinon érudits, et en même temps calmes et obéissants vis à-vis des autorités et des lois ; — ni parce que l'administration et la bureaucratie allemandes ont presque réalisé l'idéal que prétendent, en vain, atteindre l'administration et la bureaucratie de tous les autres Etats.

Tous ces avantages ont contribué certainement et contribueront encore aux succès étonnants du nouvel Etat pangermaniste, toutefois ce n'est guère en eux que nous avons à rechercher la raison principale de sa force écrasante actuelle. On pourrait même dire que tous ces avantages ne sont plus que les manifestations de la raison plus générale et plus profonde, qui est à la base de toute la vie publique allemande. Cette raison — c'est l'*instinct social*, qui constitue le trait caractéristique du peuple allemand.

Cet instinct est composé de deux éléments visiblement opposés, mais toujours inséparables : d'une part, l'instinct servile de l'obéissance à tout prix, de la soumission placide et prudente à la force triomphante, avec le prétexte de l'obéissance aux soi-disant autorités légales ; d'autre part et simultanément, l'instinct autoritaire de soumettre régulièrement tout ce qui est plus faible, instinct du commandement et de l'oppression systématique. Ces deux instincts allant toujours de pair, se complétant et s'expliquant réciproquement, ont abouti à un degré considérable de développement presque en chaque Allemand, excepté, naturellement, le prolétariat, dont la situation exclut la possibilité de satisfaire au moins le second instinct, et doivent être considérés come la base de la société patriotique.

L'histoire entière de l'Allemagne est imbue de l'obéissance classique des Allemands de toutes les classes et conditions aux autorités, comme nous le remarquons surtout dans l'histoire moderne qui représente une série ininterrompue d'exemples d'humiliation et de patience.

Une véritable déification du pouvoir d'Etat s'est élaborée dans le cœur de chaque Allemand, une déification qui a créé graduellement une théorie et une pratique bureaucratiques, lesquelles, grâce aux efforts des savants allemands, se convertissent ensuite en fondements de toute la science politique prêchée jusqu'à nos jours dans les Universités d'Allemagne. *M. Bakounine* (1873)

N. d. R. Est-ce que tout cela s'applique uniquement au peuple allemand ou ne se constate-t-il pas à un degré inférieur, moins perfectionné, chez tous les peuples ?

Il nous manque pour cinq collections la partie italienne des numéros 928, 931, 932, 933, année 1935. Les adresser à l'ancienne adresse du journal.

NOTES EN MARGE

Une affaire de trafic de matières précieuses, portant sur des dizaines de millions, avait été découverte à Genève. Elle a bien donné lieu à une dizaine d'arrestations, mais promptement rapportées, et par la suite ni police cantonale ni police fédérale n'ont voulu prendre la responsabilité de les avoir ordonnées. Berne et Genève ont fourni des explications confuses et contradictoires, et l'affaire a été classée. La presse aussi n'en parle plus, après avoir au début soulevé de vives critiques et protestations. Quels coupables et quels complices s'agissait-il donc de cacher? Nous ne saurions le dire Remarquons simplement que même si le beau monde en question avait été poursuivi, il s'en serait tiré avec des amendes ne représentant qu'une petite partie des profits réalisés.

Nicolistes et stalinistes publient des appels, des recours, des protestations invoquant avec juste raison le droit, la liberté. la justice, la démocratie, l'égalité, toutes choses fort estimables, mais dont ils ont prétendu et continuent à prétendre que les Russes doivent se passer pour servir aveuglement un absolutisme qui n'est pas moins écrasant que le nazisme. C'est pourquoi tous leurs écrits et discours sonnent faux. C'est exiger des principes des autres ce qui est refusé au nom de ses propres principes. A se réclamer de la dictature, on perd tout droit d'invoquer la démocratie et ses garanties.

Le Pape a discouru pour invoquer la paix et toute la presse d'en parler élogieusement. Il n'en coûte rien de faire de belles phtases, mais il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler que l'Eglise fait bénir par ses hauts prélats les armements de terre et de mer, qui représenteraient un gaspillage insensé, s'ils ne devaient pas être employés. Et à quoi, sinon à la guerre ? Les partis cléricaux dans chaque Etat, grand ou petit, ont eu une part nullement négligeable dans toute une politique qui devait aboutir à la boucherie mondiale. De simples discours ne suffisent pas à faire oublier complicités et responsabilités de la papauté et de ses nonce

M. Nobs est élu conseiller fédéral non sans pleurs et grincements de dents des fascistes romands, qui devraient pourtant se dire que leur « ordre nouveau » est noyé chaque jour davantage dans le sang de la guerre mondiale qu'il nous a valu. Ainsi la victoire électorale, au lieu de donner plus d'élan, de forces et de résultats au socialisme, aboutira, par la responsabilité de la participation au pouvoir, à le modérer encore plus, à diminuer son audace, son initiative et ses revendications. Nobs aura, paraît-il, le département des finances, pour sanctionner du sceau socialiste la politique fiscale bourgeoise. Les communes socialistes sont déjà connues pour être celles où les impôts sont les plus lourds, et Nobs sera tout à son aise pour poursuivre et même aggraver la politique de son prédécesseur, M. Wetter. A ceux qui s'aviseraient de murmurer, il sera répondu : « Vous parlez en irresponsables, alors que lui doit prendre sa responsabilité ». C'est à-dire la responsabilité d'une gestion, qui ne pouvant être socialiste, sera forcément bourgeoise.

Paix sur la terre ! Bienveillance parmi les hommes ! Cela nous a été répété avec grande insistance ces derniers jours et sonnait particulièrement faux. Parole divine, dit on, mais les belligérants n'invoquent-ils pas Dieu dans tous leurs messages ? Il faut donc penser qu'ils le croient gagné à l'idée de la guerre, et d'autant plus gagné que celle ci devient plus atroce. Combien de siècles encore durera cette imposture divine ? Ne faudra-t-il pas qu'elle disparaisse pour voir le carnage disparaître aussi ?

Depuis quelque temps les staliniens mènent campagne contre le général Mihaïlovitch, qui pendant deux ans a été seul avec ses partisans à mener la lutte contre l'Axe. Sans doute, il n'a pas consenti à se mettre aux ordres de Moscou, d'où toute cette campagne d'accusations et de perfidies pour le perdre. Comme il ne peut espérer être soutenu par les Anglo Américains à plat ventre devant Staline, pris entre deux feux, il pourrait bien être acculé à une décision désespérée.

L'Allemagne fait des menaces terribles et il n'est pas exclu qu'elles ne puissent se réaliser, avec la crainte d'une riposte plus terrible encore. La folie criminelle étant déchaînée, personne ne peut dire où elle s'arrêtera. Lors des bombardements de Madrid, Barcelone, Guernica etc. nous avions dit : « Prenez garde, Paris, Londres, Berlin, Rome pourraient bien l'être à leur tour ! » Notre prévision s'est réalisée bien au delà de ce que nous pouvions

imaginer. Et à ce moment-là personne n'a songé à protester, pas même le Pape ! Bien mieux, ce dernier envoyait sa bénédiction apostolique à Franco !

⁂ Une opinion, qui paraît presque générale, prévoit que la guerre finira cette année. Nous ne savons sur quel calcul précis elle repose ou si ce n'est qu'un vœu suggéré par la lassitude de tant d'horreurs. La guerre prenant fin, quel va être le rôle des peuples ? Nul ou décisif ?

PARENTHÈSES

⁂ De nouvelles promotions sont annoncées à Paris dans les corps de police. On s'use vite dans le métier. Les malins ne tiennent pas à ensanglanter leur nom dans des répressions de dernière heure. Jamais les hautes fonctions de l'Etat ont manqué autant de postulants. C'est Joseph Darnaud, le chef de la Milice, qui devient officiellement le Himmler français. Blanchi sous le harnais du sous off, le monsieur trouve là un digne achèvement de sa carrière. Des communiqués impressionnants ont porté à notre connaissance que plus de vingt mille arrestations avaient été effectuées ces derniers mois, en France. La Gestapo aura lieu d'être satisfaite de ses auxiliaires de Paris et d'ailleurs.

⁂ On a reparlé cette semaine du général Giraud. Depuis quelque temps sa personne paraissait reléguée dans une discrète pénombre. On le nommerait maréchal, et quelque mission officieuse à remplir aux Etats-Unis lui serait confiée. Ses partisans sont en net recul en Afrique du Nord. Un à un, ils sont éliminés des avenues et des antichambres du pouvoir. Une nouvelle dissidence commence de se faire jour. Les officiers sont nombreux, qui fichent le camp au Portugal et à Tanger, plutôt que d'affronter la guillotine sèche (pour l'instant) des commissions d'épuration. Le darlanisme n'est pas éloigné de rendre le dernier soupir. Noguès a fui à Lisbonne ; Peyrouton, Flandin, Buisson, Pucheu — celui-ci, de tous, le plus sanglant — sont sous les verrous. Malgré des velléités de résistance, trompettées un instant par la presse, il semble que Giraud ait laissé faire. Ses protecteurs des Etats-Unis l'auraient-ils abandonné ? Il reste quelque chose d'obscur dans le cas de Giraud. Bien qu'il ait été dans un passé très récent, le plus haut en grade des conseillers militaires de la Cagoule (de là, peut être, la sympathie que lui témoignèrent tout de suite d'anciens membres ou

d'anciens commanditaires du C.S.A·R. ; tels Deloncle et Lemaigre Dubreuil) Giraud ne s'est pas démontré jusqu'alors comme un possible fauteur de coup d'Etat. Jules Ferry raillait autrefois le général Boulanger comme un « Saint-Arnaud de café-concert ». (Saint-Arnaud était le gouverneur militaire de Paris qui avait prêté la main au coup d'Etat du 2 Décembre). Il est possible que Giraud soit inférieur aux ambitions qu'on a voulu lui prêter. Dans ce cas, la voie serait ouverte aux impatients. De Gaulle paraissant faire la part trop belle aux civils de son entourage, pourrait bien susciter des résistances au sein des états-majors qui subsistent. Tout n'est pas encore dit à Alger. Le » kerenskysme » ou prétendu tel du gouvernement de libération, aura sûrement ses Korniloffs. Brochant sur les intrigues politiques, ou s'enchevêtrant avec elles, les complots militaires se donneront libre cours. Le peuple de France n'est pas encore près de démêler dans cet écheveau, un chemin bien sûr.

Les représailles et les « épurations » se poursuivent à un rythme accéléré. C'est un fait déplorable que dans les premières, en dehors de la violence parfaitement légitime dont elles témoignent, il y ait parfois des cruautés inutiles. L'époque n'est pas sentimentale, et la barbarie saus nom dont les corps répressifs officiels font preuve, ne vient que trop juslifier les écarts, où les individus exaspérés peuvent se porter. Mais, moins que quiconque, nous ne devons oublier qu'il est des moyens qui vont trop nettement contre les fins qu'on se propose.

Cette semaine les journaux ont encore rapporté, à la charge des autorités allemandes, des exploits odieux, perpétrés dans l'Université de Clermont-Ferrand.

Les répressions d'après-coup ont un caractère très différent des violences exercées dans l'ardeur du combat. Celles-ci, pour furieuses qu'elles puissent être, ne sont pas exemptes de grandeur. Les besognes d'épuration demandent un autre genre de vertu. Il y faut une attitude spéciale à la délation et à la chasse à l'homme, dont il faut malheureusement constater que beaucoup semblent l'avoir reçue en partage dès le sein de leur mère.

De ces excès de police qu'on nous promet, il ne pourra naftre rien de bon. Un théoricien de l'absolutisme auquel on n'en contait pas, Joseph de Maistre, l'a fort bien vu : la Terreur, officielle, légale, codifiée, c'est la Contre-Révolution. N'oublions pas ce diagnostic.

A.

Anno 1944

Anno nuovo, storia nuova ! vorremmo poter dire, ma purtroppo la vecchia di sangue e di distruzioni, di miserie e di sofferenze, di persecuzioni e d'infamie continua implacabile. Dovesse pur essere l'anno della vittoria degli Alleati, tutto lascia temere che si avrebbe un armistizio e non la pace, il trionfo d'un bieco imperialismo e non del diritto di libera disposizione dei popoli, indipendenze soppresse e non create. In fondo, la guerra non risolve nulla, sono i movimenti popolari che ne derivano, la loro durata, il carattere che assumono a segnare un progresso o un regresso. Non vorremmo essere pessimisti, e in quanto lo siamo, auguriamo vivamente d'esser smentiti dagli avvenimenti, ma regna nel mondo tanto fanatismo e tanta cecità da giustificare i più serî timori.

Noi assetati di libertà e non di potere, di diritti e non di privilegi, noi cui ripugna essere oppressori come oppressi, serbiamo intatti i nostri principî malgrado gli scherni di chi, non fidando in sè, cerca un gregge da seguire. L'ora è grave : si tratta d'essere e di sentirsi uomini liberi e d'oprare come tali non appena s'offra la possibilità. C'è chi pretende che gli altri avrebbero fatto e noi no ; ma per intanto quel che domina tutto e tutti è la carneficina e non c'è merito a parteciparvi per forza, com'è quasi sempre il caso. Carne da macello è carne da bestie e non da uomini, non lo si dimentichi.

Il movimento anarchico e quello libertario in generale pare abbiano perduto della loro importanza, ma quando si pensi agli orrori delle servitù attuali e che si avrà pure tosto o tardi da farla finita, quasi diremmo per necessità vitali, non possiamo dubitare un solo istante del grande avvenire che sarà il nostro. Diciamo quindi ai compagni : Buon lavoro ! perchè solo con esso avremo un buon anno, che sarà tale per noi, per la nostra causa e per quel tanto che gioverà all'emancipazione umana.

Oltre la violenza

L'Italia si trova nella più tragica delle situazioni. Inutile insistere nell'esporne particolari noti a tutti. Ma cosa fa il popolo italiano? come resiste, insorge e lotta? Noi non vorremmo, stando al sicuro, calar lezioni a chicchessia, ma formulare alcuni rilievi nostri su fatti conosciuti e sugli insegnamenti che se ne possono cavare. Quando un amico venuto dall'Italia c'informò mesi fa d'un fronte unico antifascista, comprendente anche clericali e liberali monarchici, noi ci siamo detto che costoro più che d'aiuto, sarebbero d'inciampo, perchè, se anche sinceramente antifascisti, vogliono il mantenimento di istituzioni da cui è nato e potrebbe rinascere il fascismo. Nell'ora dell'azione sarebbero un peso morto o si trasformerebbero magari in oppositori. E infatti la prima notizia che si ebbe di detto fronte fu la sua condanna d'atti individuali, e come, d'altra parte, non aveva previsto nessuna azione collettiva immediata, ne sarebbe risultata la più lamentevole delle inazioni, se non si fossero trovati degli indisciplinati per trascorrere oltre i divieti. Però quella che avrebbe dovuto essere un'azione coordinata, fu così più o meno » disordinata ».

L'Italia, che pareva tutta rassegnata al fascismo, tanto rari erano i casi di rivolta aperta e d'attentati, sotto la duplice dominazione nazifascista, ha finito con lo svegliarsi a sua volta, e non passa giorno che, come per gli altri paesi d'Europa occupata, non s'intenda parlare d'attentati, di sabotaggi, di vendette, di scontri, d'insorti datisi alla macchia. Atti disperati, diranno certuni, ma in realtà non si agisce senza la speranza di giovare a qualcuno o a qualcosa e la peggiore disperazione sarà sempre l'inazione. Purtroppo, si finisce sempre col dover consentire un massimo di sacrifici, per aver lasciato che il male s'aggravasse, per aver subito la paura cattiva consigliera, per aver ceduto al primo urto, mancato di solidarietà, servito il male invece del bene. Oggi non è più possibile sottrarsi ad una lotta selvaggia e c'è il pericolo di lasciarsene acciecare. Bisogna por mente soprattutto a far cessare il regno della violenza non appena ridotti all'impotenza quei che ce l'avevano imposta e a non rinnovarne la triste pratica.

L'inno ripudiato

Per una volta tanto, plaudiamo anche noi a Stalin ed al suo ukase che rigetta « l'Internazionale » come inno ufficiale russo, per sostituirlo con un inno debitamente nazionalista e imperialista. Era amara ironia, contraddizione e profanazione salutare nel bolscevismo, nella sua struttura assolutista, nelle sue mire espansioniste, nel suo supermilitarismo e industrialismo l'aspirazione all'emancipazione integrale dei lavoratori di tutti i paesi, al disarmo, alla pace! Bisogna sempre plaudire, se non ammirare, chi getta la maschera e mostra il suo volto anche se punto simpatico!

C'è chi sarà tentato di parlare d'una nuova evoluzione del bolscevismo; in quanto a noi, senza voler discutere quel che ha potuto essere il pensiero iniziale di Lenin, abbiamo sempre visto nel suo successore un tiranno della peggiore specie, e ben inteso c'indignava che tiranneggiasse in nome del socialismo, dell'internazionalismo e della rivoluzione mondiale! Meglio lo faccia in nome della santa Russia non più degli impiccatori, ma dei scervellatori! Meglio invochi il panslavismo e non l'emancipazione dei lavoratori!

Non ci facciamo illusioni, del resto! Bolscevichi e bolscevizzanti in tutti i paesi del mondo, dove costituiscono nè più nè meno d'una quinta colonna agli ordini di Stalin, plaudiranno al suo ultimo ukase, come a tutti i precedenti e vi scorgeranno un nuovo tratto di genio. Si erano derisi i credenti nell'infallibilità papale, limitata del resto alla materia ecclesiastica, ma l'infallibilità staliniana non soffre limiti pei suoi devoti. La Ghepeù è pronta a colpire chi ne dubita.

La critica anarchica ai « conquistati dal potere », che finiscono tutti ad un modo, cioè col rifare, peggiorandolo alle volte, quel che avevano maggiormente denunciato, attaccato e condannato si avvera fondata una volta di più. E non potrebbe essere altrimenti perchè ogni cosa al mondo ha necessità che non si possono eludere. Aspettiamo di sentir cantare nelle riunioni operaie il nuovo inno panslavo, che non sarà più l'inno di ribelli vinti nell'eterna battaglia per la libertà, ma di servi vincitori di conquiste imperiali. Per conto nostro non cesseremo dal ripetere come prima: Pace tra noi, lavoratori! Guerra ai tiranni!

Verso l'Anarchia

Mussolini aveva sognato di rifare un'Italia imperiale, ricca d'armi, d'aspirazioni, di conquiste, di glorie d'influenze, in opposizione all'Italietta demoliberale, e ha perduto anche quel tanto che questa aveva già acquisito, precipitandola nella più tragica, umiliante e disperata situazione.

Hitler aveva sognato d'uno spazio vitale abbracciante l'Eurafrica, da occupare e da convertire in protettorato, trattando europei ed africani ad uno stesso modo, e se dall'Africa si trova interamente espulso, in tutta Europa il tedesco è odiato a morte e deve proteggersi contro quei che voleva proteggere all'africana, impotente, d'altra parte, ad impedire la distruzione delle maggiori città germaniche in seguito ai voli « perturbatori ».

E per giungere a simili miserabili risultati, quale sperpero di vite, di beni, d'attività, di sforzi, di sacrifici! Sarebbero stati usati in pace e senza spargere il menomo sangue, quale rinnovamento glorioso ne poteva risultare per l'Italia e la Germania! Ma no! la più stupida delle megalomanie ha preferito consacrar tutto a un'opera di distruzione e di morte e non di creazione e di vita! Non siamo alla fine e può anzi tardare, ma i sogni di dominio sono già svaniti e ognuno non pensa più che a salvarsi il meno male possibile e per meno che sia, sarà sempre un male grandissimo. E dovesse almeno la lezione profittare.

Quei che deridono l'idea anarchica, dicendola superata, dovrebbero pur costatare che a parte l'idea anarchica mirante all'eliminazione del potere, tutte l'altre che invece ne preconizzano la conquista, conducono all'eterna ripetizione di guerre fra Stati per mantenere, accrescere o conquistare una supremazia qualsiasi. Verso l'anarchia va la storia, diceva Bovio, e va inteso non già che vi vada per forza di cose, ma che è in tal senso che gli uomini hanno logicamente da oprare. Il totalitarisme o assolutismo può procurare dei successi militari, ma se per mantenerli bisogna poi rimanere armati sino ai denti e subire perpetuamente la servitù della coscrizione, non ci si venga più a parlare di guerra di liberazione, mentre ha per conseguenza di ribadire la più pesante delle catene, di fare dell'uomo un automa, di sopprimere in lui ogni volontà, di condannarlo ad obbedire, soffrire e perire. L'anarchia non è superata, ma sola potrà superare l'era della violenza e della servitù.

Il maggiore delinquente

E' incontestabilmente Re Nano. Si può affermare che le sorti del mondo sarebbero state diverse, se non avesse, spergiuro, violato lo statuto albertino e sanzionate tutte le infamie di Mussolini, infamie che sapeva ben tali e che non potevano trovare il loro sbocco se non nella guerra, preannunciata già con la famigerata frase: « Valorizzare Vittorio Veneto! » Ostinato complice e, insomma, autore diretto anzi di quanti delitti non poterono venir commessi che in suo nome o con la sua firma. Il suo regno può ben dirsi quello della più abietta delinquenza. Chiedere che si sorvoli ad una responsabilità così grave e non si confondano nella stessa condanna Duce e Re è ingiusto e inammissibile. Tutto li appaia e li mette alla stessa gogna.

Ragioniamo un po'. Ammesso pure che Re Nano obbedisse alla paura in un primo momento e decretasse lo stato d'assedio, doveva a non lunga scadenza attenersi allo statuto e invece lo considerò come definitivamente annullato. Le consoguenze del ciclone fascista si estesero a tutto il continente e il Benito ebbe a dire che i suoi principî avrebbero da sostituire quelli della Rivoluzione francese. Il nazismo e tutti gli altri colpi di Stato in Europa plagiarono infatti il fascismo. Una politica estera di un'Italia demoliberale sarebbe stata invece pacifica e rivolta così ad alleviare e non ad aggravare la fiscalità. Aggressioni in Abissinia, Spagna ed Albania non se ne sarebbero avute, e l'altro Nano velenoso d'Austria non avrebbe fatto il suo colpo di Stato, che condusse lui a morte e l'Austria a diventare Marca tedesca. Lo svolgimento degli avvenimenti europei diventava tutt'altro e forse si evitava la catastrofe e ad ogni modo un vero avvelenamento dell'opinione pubblica.

Il delitto di Re Nano non sta tanto nei misfatti di cui venne intessuto un ventennio di dominazione fascista, quanto nelle fatali conseguenze che ne derivarono e continuano a svilupparsi, nè si sa come e quando avranno fine, anche tornata una pace che s'annuncia peggiore di quella di Versaglia, malgrado la Carta straccia dell'Atlantico. Gli Alleati son già agli ordini dell'imperialismo staliniano che imita i procedimenti di quello hitleriano. E c'è anche una turba di ciechi e di fanatici che battezza sovietizzazione quella che è volgarissima nazificazione. Re Nano è all'origine di tanti mali morali e materiali.

Problema essenziale

Un tempo, nella stampa socialista ed operaia, si faceva un gran discutere delle forme e riforme della proprietà ; oggi non vi si allude che raramente, senza mai trattare l'argomento a fondo. Eppure non si è mai tanto discorso di trasformazioni economiche, che tutte però non turberebbero affatto l'attuale regime di proprietà. Giuseppe Ferrari aveva ben detto che « non vi fu mai progresso al mondo senza toccare alla religione e alla proprietà », ma gli attuali riformatori vogliono l'una e l'altra intangibili e son male accolti quei che pensano che van rimosse e scosse. Guai ai perturbatori della pace sociale!

In compenso ci si parla d'un'economia corporativa che si propone un più regolare funzionamento dello sfruttamento capitalistico, col soccorrere quei che ne sono più vittime a spese di quei che lo sono un po' meno e a tutto vantaggio del padronato Le stesse misure proposte provano chiaramente che non si mira a sopprimere, ma ad equilibrare meglio la miseria, per renderla più sopportabile. E per quel che concerne l'angoscioso problema della disoccupazione, si pensa risolverlo col creare dei campi di lavori forzati, con un ritorno appena attenuato al servaggio medioevale.

Ad una sempre crescentre produzione, si ha da far corrispondere un sempre crescente consumo, che realizzi quell'agiatezza per tutti, di cui parlava cinquant'anni fa Kropotkin. Ed opponeva appunto al diritto al lavoro, ossia a sgobbare per un padrone, quel diritto all'agiatezza che, diventando universale, creerebbe spontaneamente le « occasioni di lavoro », oggi così difficili a rintracciare. Un furbone di giudice federale aveva visto nel nazismo, che si preparava febbrilmente alla guerra, nientemeno che la soluzione geniale del problema della disoccupazione! Il seguito a tanta soluzione l'abbiamo da cinque anni con la più spaventosa carneficina che si fosse mai vista!

A nostro modo di vedere il problema economico va posto così: conservare del liberalismo quel tanto che aveva di veramente liberale per tutti, sopprimendo quelle libertà invece che non erano tali, ma veri e propri privilegi d'assoggettamento e di sfruttamento. Bisogna ben distinguere tra quei che attaccano l'economia liberale in quanto non lo è, e specialmente perchè imperniata sul monopolio dei mezzi di produzione, e quei che

l'attaccano per meglio proteggere e mantenere tale monopolio, facendo ritorno con adattamenti imposti dai tempi all'economia servile, battezzata corporativa.

L'insipienza, per non dir peggio, dello stato maggiore sindacale e l'apatia delle masse ci hanno già retrogradati dal sindacalismo rosso di lotta di classe a quello giallo di collaborazione e corporazione, risuscitando perfino encicliche ch'erano e dovevano rimanere ben morte. E non si vede affermarsi una volontà decisa a porre un termine ad una pace del lavoro, che è formale rinuncia dei lavoratori a liberarsi da una situazione d'inferiorità, a rivendicare una posizione di liberi e d'eguali. Si pretende che la vecchia dottrina e la vecchia azione del socialismo non sono più in rapporto con tutti i progressi sociali, realizzati ad onta di tutto. A vero dire, parlar di progresso mentre infuria la più feroce carneficina e da ogni parte si chiede come verranno reintegrati in un lavoro normale milioni d'operai e contadini è amara ironia. Facciamo astrazione dallo stato bellico, e costatiamo che mai la sproporzione era stata maggiore fra la somma di prodotti e la parte toccata ai lavoratori, sproporzione ch'è appunto la causa maggiore di crisi.

Ma allora come rimediarvi senza porre il problema della proprietà? La ricchezza sociale rimanendo privata non servirà alla produzione se non in quanto è fonte di profitti pel capitalista, e il consumo si troverà così limitato, invece d'essere pienamente soddisfatto con una produzione fatta pel consumo stesso, astraendo da ogni profitto particolare. Produrre pel consumo di tutti, dunque, non più pel profitto di pochi; ma ciò richiede che i mezzi di produzione siano dati ai produttori tutti. Il vecchio socialismo aveva dunque ragione e non si può formulare diversamente la questione se non per eluderla.

L'assenza d'ogni dibattito, propaganda e agitazione sul tema della proprietà vuol dire che in mezzo a tante vuote declamazioni si vuol conservato il vecchio regime della proprietà, consenzienti tutti i capi ed eletti socialisti e sindacali. Ci si dirà che siamo fuori del movimento contemporaneo, ma è movimento che non muove, commuove, rimuove e sommuove nessuno, e lascia tutto nello stesso stato di prima. La proprietà rimanendo intatta, abbiamo riformatori senza riforme o riforme difformi. Non vogliamo esser pessimisti, ma nello stesso tempo non intendiamo tacere certe dure verità.

Ci manca per cinque collezioni la parte italiana dei numeri 928, 931, 932, 933, anno 1935 Saremmo assai grati a chi ce li facesse avere.

Somme ricevute = Sommes reçues

Be : fra compagni e amici 90 — Bi : Ph. R. 10, A. C. 5 — C-d-F : G. Jean 6 — Ge : Domingo 2, A. G. 2, C. F. 5, Louis 5, Pascal 5, François 5 — La : Muller 2, Forn 10 — Mc : I. C. 5 — S-I : vente 3, Baslotto 11, versement précédent 30 — Turgi : fra la vecchia guardia 10 — Wi : Au 3, vendita 3 — Be : Davide 20.

Totale entrate al 31 dicembre	Fr. 232 —
Deficit al 15 dicembre	Fr. 3270 20
Ottantesimo opuscolo	190 —
Spese postali e varie	20 —
Totale uscite al 31 dicembre	Fr. 3480 20
Deficit	Fr. 3248 20

A CHE PUNTO SIAMO.

La guerra sul fronte italiano — malgrado la capitolazione senza condizioni di Re Nano — si rivela più lunga del previsto. Il territorio è così conteso e distrutto palmo a palmo. E' facile immaginare quel che ciò significhi per le disgraziate popolazioni. Roma venne bombardata una volta di più, malgrado le indignazioni farisaiche di gente che ha voluto o per lo meno reso inevitabile la guerra con le sue bieche mire. Il falso non intervento e Monaco aprirono la via al macello, che troppi ciechi veri o finti invece pretendevano così d'evitare. La danza macabra scatenata, per poco che si verifichi un equilibrio di forze, può durare oltre ogni previsione. C' è chi lancia l'accusa che la si voglia far durare ad arte, ma sè qualche privato lo può augurare, non lo crediamo dei governi per i quali sarebbe un gioco troppo pericoloso. Comunque si va verso la fine della guerra, se non delle cause cui è dovuta, e queste non possono sparire che ad opera di popoli e non di governi. Purtroppo non sembra lo si sia finora compreso. A noi l' insistere.

E' un vero corpo di gendarmeria a servizio del capitale oggi, come ieri al servizio dell'aristocrazia, che la Chiesa costruì e mantiene. Essa è la guardiana del gregge umano nell'interesse di colui che lo munge e lo tosa. Osservava giustamente Marx che « l'indole pecoresca del cristiano appare nella sua somiglianza con l'agnello di Dio ».

La Chiesa è una milizia attiva, numerosa, che vive in mezzo al popolo e vi esercita un grande potere. Essa è instancabile e paziente. Essa conosce a meraviglia la psicologia delle masse. Seppe sfruttare il più profondo dei sentimenti umani, ossia il timore della morte. Seppe asservire tutte le arti per impressionare l'anima umana. Agì su tutti i sensi contemporaneamente, con la musica, coi profumi, con la vista dei quadri e delle sculture. Da duemila anni essa padroneggia le anime e i corpi, i sensi e lo spirito dell'umanità. Essa presiede a tutti i momenti solenni della vita, alla nascita, alla pubertà, al matrimonio, alla morte. Essa segue da vicino la pecorella e la induce a cercar spontanea l'ovile. La Chiesa insomma è la controrivoluzione, la forza d'inerzia umana, il peso lordo della greve umanità inferiore, ordinata e sistemata da una gerarchia ufficiale e militante per la conservazione del vecchio mondo dai vecchi valori morali che noi vogliamo infrangere e capovolgere.

Credere di combattere la borghesia senza combattere la Chiesa è inane e ridicolo. Strappate gli animi alla soggezione della Chiesa, disvellete da ogni cervello quel gendarme, di cui la Chiesa vi ha deposto i semi invisibili, ed il privilegio capitalistico crollerà senz'altro!

Combattete invece il capitalismo senza combattere la Chiesa, e potrete forse aver lavorato per il medio evo economico, per il cristianesimo sociale o per la democrazia cristiana.

A. O. OLIVETTI (1906).

— Cinquième hiver de guerre ! Pour une guerre-éclair cela doit paraître plutôt long. Mon second n'est plus qu'un poids mort que je traîne en vain après moi. Le fascisme est toujours plus détruit par la guerre même en Italie, et sa destruction risque d'amener celle du nazisme. C'est le crépuscule des dieux d'ici-bas, et au crépuscule ces dieux paraissent si peu de chose !

— Quinto inverno di guerra ! Per una guerra-lampo è davvero piuttosto lunga. Mussolini non è più che un peso morto che trascino invano dietro di me. Il fascismo è sempre più distrutto dalla guerra stessa in Italia, e alla sua distruzione potrebbe seguire quella del nazismo. E' il crepuscolo degli dei di quaggiù, che all'ora del crepuscolo paiono così povera cosa !